

A l'orgue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224638>

Nutzungsbedingungen

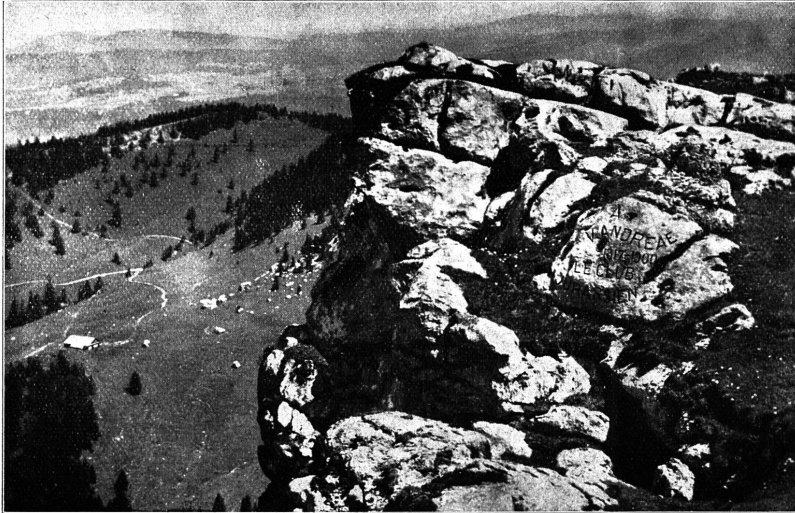
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ses ; puis le sentier s'allonge sous les hêtres et débouche dans un pâturage. Nous avons changé de monde.

Quelques maisons basses forment le hameau du Château. Il ne reste plus aucun vestige du fameux château de Sainte-Croix qui se dressait là, pareil à un nid d'aigle, au-dessus des gorges de Covatannaz, dans une position imprenable. Il



fut construit par Pierre de Grandson au début du XIV^e siècle. On croit que du donjon de cet édifice, l'on pouvait communiquer par des signaux avec les châteaux environnants, notamment avec celui des Tours, situé de l'autre côté des gorges de Covatannaz et également détruit.

Dès qu'on a traversé le hameau dont l'importance était grande jadis, on s'en va sur la pente herbeuse, parmi les boqueteaux et l'on gagne le plateau des Rasses. De chaque côté de la belle route goudronnée, des hêtres, des cottages et des maisons de repos s'élèvent à l'ombre des plus beaux sapins qu'on puisse voir. Des oisifs en complets de flanelle et des dames à bras nus, portant crânement le petit chapeau « Eugénie », se promènent sur les sentiers. D'autres jouent au tennis : on entend le bruit sec des balles renvoyées par les raquettes ; d'autres encore se reposent sur des bancs rustiques ou flânent dans l'herbe fraîche.

Puis, brusquement, tout disparaît. On pénètre dans la forêt de sapins. Le sentier zigzague entre les grands arbres, au pied desquels on s'arrête pour admirer une fourmilière monumentale. Parfois, c'est une minuscule clairière qui apparaît soudain : on a juste le temps d'apercevoir un pan de ciel bleu au-dessus de sa tête. Et, de nouveau, la forêt recommence. Peu à peu cependant les sapins s'espacent. Ils laissent entre eux des bouts de pâturage qui vont s'élargissant et bientôt l'on quitte les grands bois. Alors, c'est une vaste pente herbeuse qui s'étend devant vous jusqu'au sommet du Chasseron — une pente magnifique d'où la vue est grandiose sur une bonne partie du Plateau suisse. Au premier plan, le lac de Neuchâtel, immobile et silencieux, a l'aspect d'un grand fleuve à son embouchure. Au-delà, ce ne sont que collines verdoyantes jusqu'à la haute barrière des Alpes.

Au printemps, cette pente herbeuse se couvre de petites gentianes bleues ; puis viennent d'autres fleurs, parmi lesquelles domine la grande anémone aux feuilles finement dentelées et à la corolle si délicate qu'au moindre choc elle se flétrit. Ne les cueillez pas, ces anémones veloutées, bornez-vous à les admirer quand le soleil du matin fait étinceler leurs corolles d'un gris blanchâtre, teinté de rose. Le bouquet que vous ferez, d'une main hâtive, seront irrémédiablement fanés deux heures plus tard.

On monte, on monte encore ; on passe devant l'hôtel rustique où des promeneurs atablés dé-

ballent leurs provisions et l'on atteint le sommet : gros rocher, tout crevassé qui regarde la France.

Tout à coup la pente cède. On se couche sur la pierre rugueuse et l'on aperçoit une paroi vertigineuse qui tombe à pic sur le vallon de la Denevriaz où quelques chalets, récemment ouverts, laissent échapper un peu de fumée. Vers le nord, se succèdent les larges croupes déboussées qui

forment le Jura neuchâtelois et l'on voit briller, tout là-bas, les toits rouges de la Chaux-de-Fonds. En face, c'est le Jura français aux lointains nostalgiques.

Covatannaz, Chasseron, vieux pays dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité !

Lorsque les Romains prirent pied en Helvétie, ils défrichèrent le sol, construisirent des routes et tournèrent leurs regards vers ce Jura qui se dressait devant eux comme une gigantesque barrière. Ils le franchirent en maints endroits pour se mettre en communication avec la Gaule.

Parmi toutes les voies romaines dont on a retrouvé les traces, il faut citer celle de Covatannaz qui était l'une des plus fréquentées. Elle ne passait pas par les gorges, mais escaladait la montagne. Un peu au-dessus des « Granges de la Côte » on a retrouvé un fragment de cette voie ; les profonds sillons, taillés dans le roc existent encore, sillons dans lesquels s'engageaient les roues des charriots.

Cette importante route mettait en communication Lausanne avec Besançon par la station d'Abiolica qu'il faut situer entre le Château et Sainte-Croix, à l'endroit connu sous le nom de la Villette.

C'est vers 1860 qu'on a découvert, au pied du Chasseron, les vestiges d'un établissement romain. Les fouilles entreprises ont permis de mettre à jour des monnaies datant d'une époque antérieure au règne de l'empereur Constantin. Une légion romaine campait dans ces parages, et les soldats, appuyés au manche de leur pique, montraient la garde sur ce pays péniblement conquis. Au sommet du Chasseron, ils avaient élevé un autel où, de temps à autre, ils allaient déposer des offrandes à quelque divinité païenne.

Quand on redescend, il faut suivre la crête jusqu'au col et s'engager dans le pittoresque vallon de la Denevriaz tout fleuri de gentianes acaules et d'orchis vanillés. Puis, on débouche dans le vallon de Noirvaux où passe la grande route allant de Buttes à Sainte-Croix.

Jean des Sapins.

A l'orgue. — Toto revient de l'église où on l'a mené visiter les orgues.

— Oh ! maman, j'ai vu quelque chose de bien amusant : j'ai vu un vieux monsieur qui pompait de la musique dans un grand buffet !

LA CUISINE ET LA DIPLOMATIE

Je ne sais pas, si dans les conférences internationales qui se succèdent, les délégués des peuples finiront par se mettre d'accord, et sincèrement, mais sans doute, ils arrangeront assez bien les affaires de la vieille Europe toujours inquiète, s'ils mangent ensemble à la même table et si sur cette table chaque repas était servi de la façon la plus distinguée, la française.

Talleyrand, pendant les vingt ans de son règne, ne négligea pas un seul jour sa table, où il invitait tout ce que l'Europe comptait d'illustrations dans la politique, l'armée, les sciences, les lettres, les arts. Son maître d'hôtel s'appelait Boucher. Celui-ci, qui avait fait son éducation chez les princes de Condé, recevait les mêmes égards que les meilleurs diplomates. Chaque matin, Talleyrand étudiait avec lui le menu de son dîner. Le menu arrêté, Talleyrand en confiait l'exécution au plus célèbre cuisinier de son époque, Carême.

Un jour de 1805, Talleyrand, afin de fêter la victoire d'Austerlitz, convia des maréchaux, de princes, des ambassadeurs. Il s'enferma dans son cabinet tout un matin en compagnie de son maître d'hôtel, de son chef de cuisine et de son chef d'office. Là, tous en cœur, ils établirent le menu avec autant de zèle qu'ils eussent dressé le plan d'une bataille. Puis, on lança des courriers dans la ville, vers le gibier, les primeurs, les fruits. Tout arriva en abondance. A la veille du dîner, M. Boucher apparut radieux devant Talleyrand :

— Monseigneur, nous avons deux saumons.
— Beaux ?
— Magnifiques. Mais impossible de les servir l'un et l'autre.

— Impossible... Et si je le veux ?
— On ne peut servir un poisson de ce genre que comme entrée ou relevé de potage. Agir autrement, serait insulter à toutes les convenances de la table.

Talleyrand se pencha vers M. Boucher et lui murmura quelques mots à l'oreille...

Le lendemain soir, les convives se pressent autour de la table. Quand on a desservi le potage la porte s'ouvre : l'officier de bouche apporte sur un plat immense l'un des deux saumons.

— Oh ! s'écrient les convives, le merveilleux poisson !

Comme troublé par tant d'émoi, l'officier chancelle ; son plat bascule, et le poisson s'écrase sur le parquet.

— Maladroit ! maugréa Talleyrand.
Tandis qu'une véritable consternation surprend l'assistance, il se tourne vers l'officier de bouche.

— Balayez-moi ça vivement, et servez-m'en un autre !

Enthousiasme des convives lorsque réapparut l'officier portant un second saumon, plus volumineux que le premier.

Cambacères, un Languedocien de Montpellier était également convaincu de l'importance de la cuisine en politique. Il était gourmand, au point de ne souffrir aucune distraction quand il saurait un plat.

— Parlez donc plus bas ! dit-il un jour à un convive trop bavard. On ne sait pas ce qu'on mange...

Après la guerre de 1870, Pouyer-Quertier, ministre des finances eut la mission de régler avec l'Allemagne la question financière. Or, Bismarck, vrai glouton, buveur effroyable, jugeait de la valeur des gens par la capacité de leur estomac. Au début des négociations, il invita Pouyer-Quertier à un dîner pantagruélique. Pour plaire à son hôte, notre ministre consentit d'abord à fumer une de ces pipes de porcelaine qui donnent mal au cœur, et à absorber force bocks de simple bière, puis de bière mélangée d'eau-de-vie, puis de bière ferrée. Pouyer-Quertier restait solide, calme. Bismarck le regardait avec une stupeur croissante. Mais où son admiration ne connut plus de bornes, ce fut lors-